

Exhibit a

Sihame Haddioui

Présentation p.2

Note d'intention p.3

Dramaturgie p.10

Volume d'activité prévu p.17

Production & partenaires p.18

Sihame Haddioui est une artiste et une autrice au parcours atypique. Issue du Stand up, elle enchaîne les scènes en Belgique et en France où elle dépeint avec humour le monde ouvrier dans lequel elle évolue. Elle a été chroniqueuse radio pour Pure FM (actuel Tipik, RTBF) et pour Arabel. Elle débute le théâtre aux côtés du collectif Scène d'up (Abdel en vrai, 2011-2015), ainsi que de l'asbl Ras El Hanout (381 jours, 2013). Elle co-écrit le spectacle L'amour est dans le blé, mis en scène par Ismael Saïdi (maison des cultures et de la cohésion sociale de Molenbeek, 2015).



Également membre du collectif Transfoccollect, elle co-écrit et performe dans les projets Lone Wolves (Haider Al Timimi, het TheaterFestival, 2017), Bal Mosquee (Kloppend Hert, Gent), Trigger Of Happiness (Ana Borralho et João Galante, 2018), Penguins and the End of The World (Transfoccollect, 2018). En 2018, elle porte son premier projet de recherche artistique sur les démocraties d'utopies spéculatives, Stigmaté, mis en scène par Esther Gouarné, avec le soutien de Citylab Pianofabriek.

Depuis décembre 2018 et jusque décembre 2024, elle est échevine de la Culture et de l'égalité des genres et des chances de la Commune de Schaerbeek.

Elle achève actuellement un premier essai littéraire, Rendre Corps, qui s'inscrit dans la complémentarité de Exhibit a. A paraître prochainement aux éditions Les Liens qui Libèrent (Paris, France).

Note d'intention

J'ai huit ans quand je vois ma mère pleurer pour la première fois. Si son émotion m'avait touchée sur le moment même, une pensée révolutionnaire me bouleversera plus encore : ma mère avait un corps. Et personne ne m'avait rien dit. (...)

J'avais beau chercher partout dans ce qui composait mon imaginaire, je n'avais pas trouvé d'humanité à laquelle la rattacher. Je cherchais, mais ne trouvait rien. Elle ne ressemblait ni aux mamans sensibles, blanches et blondes des pubs Danette ou Ricoré, ni aux personnages des animés japonais qui rythment nos semaines avec mon frère. Elle était autre. Elle était un corps non identifié, inconnu au bataillon des corps. Un corps qui échappait à ma conscience. Un concept. Et dans cette pièce, son émotion avait produit une faille bouleversante en moi.

Extrait de *Rendre Corps*, S. Haddioui, à paraître aux éditions Les liens qui libèrent (Paris).

En brossant le portrait des corps des membres de ma famille, un à un, aux moyens de souvenirs apparaissant aux yeux du public par un écran projeté et imprimés au fur à mesure pour ancrer les mots, Exhibit a se définit comme une recherche performative. Une quête obsessionnelle par laquelle je clame et réclame qu'on entende : nous avons un corps.

Au fil des pièces à conviction présentées au public, je déballe le fil, je tisse une toile. Si ma mère a un corps que je n'avais jamais vu avant, alors il fallait que je m'assure que mon père, mes sœurs et mes frères en ont un aussi, de corps. Et moi ? Exhibit a, interroge : qu'est-ce qui fait corps de famille ?

Commence une course effrénée où s'enchaînent des souvenirs de corps.
L'urgence de dire et de (me) prouver.

Par une scénographie épurée, Exhibit a propose un dispositif narratif déroutant mais résolument ancré dans l'ère du temps. À la lueur d'un écran d'ordinateur projeté, les mots apparaissent et se soumettent, dans toute leur vulnérabilité, aux yeux d'un public pris à témoin. Sans fioriture, sans recherche esthétique littéraire, les mots se dévoilent au public dans leur plus simple appareil, pour exacerber la fragilité et la force du propos.

Et si le public est pris à témoin, c'est que la performance porte bien son nom : « Exhibit a », ou Pièce à conviction. Des Exhibits, donc, qui triturent les souvenirs de faits, de mouvements, de son. L'intime est scruté. Le propos devient politique puisqu'il n'est pas d'intimité qui échappe au politique. Et rien n'échappe à un public qui scrute le moindre mot qui s'échappent du bout des doigts. En abordant ces corps méconnus, c'est l'ensemble des corps à la marge que j'embarque dans mon sillon.

Les exhibits se suivent, s'enchaînent, s'entrechoquent, mais les mots ne suffisent plus. Dans un climax, une tension qui submerge, j'assène à bout de force : **Jusqu'où doit-on prouver pour se hisser à hauteur d'humanité ?** C'est le propos fort de cette performance.

LE CORPS DES MOTS

En mars 2023, dans le cadre du festival des Mots à défendre, du Théâtre National, je suis invitée par Joëlle Sambu, poétesse, slameuse et activiste LGBTQIA+ qui est curatrice de l'évènement, à participer à un catch littéraire. Le catch littéraire s'inscrit dans la tradition des Lucha Libro (pied de nez au Lucha Libre, les célèbres catches mexicains), tournois où les adversaires - des artistes, poètes, militant.es, s'affrontent sur un ring... avec des mots piochés au hasard par le public.

Aux côtés de la militante politique et autrice du « Génie Lesbien » Alice Coffin, mais également les artistes Camille Pier, Marie Darah, Do Nsoseme et Christine Aventin, je m'adonne à cet exercice nouveau : écrire et être lue. En direct. J'ai été éliminée du tournoi en demi-finale, parce que j'ai oublié de placer un mot pioché dans mon texte, mais c'est anecdotique. J'ai surtout découvert une sensation nouvelle ! Je suis performeuse Stand up, j'ai l'habitude des adresses directes au public. Seulement, ici, l'exercice consistait à une adresse indirecte. Au moyen d'un clavier d'ordinateur relié à un projecteur. Sentir au fil de l'écriture les réactions du public.

Pour vous mettre en situation : écrivez sur votre clavier d'ordinateur et imaginez quelqu'un qui lit derrière votre épaule. Exactement. C'est parfaitement inconfortable. Les hésitations, les ratures, les mots soulignés en rouge pour bien montrer qu'on a fait une faute. La vulnérabilité à l'état brut.

Lorsque j'ai commencé à travailler sur le projet Exhibit a, j'ai cherché à trouver un dispositif qui me permette de dire, tout en donnant à voir la fragilité, la vulnérabilité d'un sujet aussi intime que le corps. Comme une illumination, j'ai repensé à la sensation ressentie lors du catch littéraire. Tout prenait sens. Les mots sont comme les corps. Imparfaites. Ébranlables. Fragiles. Écrire, c'est se dévoiler. Faire lire un texte, c'est risquer de dévoiler une part de soi-même. Écrire, c'est faire preuve de courage. On pourrait dire : Écrire c'est se foutre à poil. De la même manière, exister demande un certain courage. Se présenter chaque jour à la face du monde, avec nos complexes, nos états d'âme et tout le tintouin. C'est ce lien entre corps et mots qui exacerbe le propos. Qui lui donne du corps.

En juin 2023, j'ai eu la possibilité de montrer une étape de travail, invitée dans le cadre du festival TINWWP (there is nothing wrong with people), organisé par Citylab (pianofabriek) et le Kaai Theater. J'y présentais une version aboutie de Exhibit a, brut de décoffrage. Matthieu Goeury, directeur des halles de Schaerbeek, présent dans la salle, m'a proposé de développer ce projet[sh1] . En effet, la scénographie épurée, axée sur le bureau où je suis posée et l'écran qui projette mes mots et mes images, donne du corps au texte. Les prochaines étapes de recherches, notamment dans le cadre d'une résidence dramaturgique à La Bellone (décembre 2024) mais également pendant le temps de la création avant la première (mars 2025), permettront de poursuivre l'articulation entre les mots et le corps.

a
a

Je défends dans Exhibit a que les mots sont le reflet des corps. Les récentes polémiques autour des écritures inclusives (points médians, nouvelles typographies, etc.), mais également le mépris de classe qui entoure l'utilisation de nouveaux mots, de nouvelles orthographe, disent la frilosité du champ politique réactionnaire d'embrasser les mutations culturelles inhérentes à notre temps. Celle qui permet à chacun et chacune d'avoir voix au chapitre. Cela renvoie, en creux, à une relégation au second plan des corps à la marge. Autrement dit, « dis-moi comment tu écris, je dirais à ton corps comment rester à sa place ».

ECRIRE DEPUIS L'ENFANCE

De mon expérience de Stand uppeuse, je retire le sens de la formule et cette capacité rare de s'adresser directement au public. Sans quatrième mur. Efficace et sans détour : d'un point A à un point B. C'est comme ça que s'est imposé à moi l'exercice performatif dans Exhibit a. Un langage qui vient de l'urgence de dire. Dire sans entrave. Dire sans retenue. Dire sincèrement, avec des mots, avec des fautes s'il le faut. Pourvu qu'on dise. Un choix assumé qui se justifie également par le point de vue opéré : j'écris depuis l'enfant de huit ans que j'étais.

Une période charnière dans l'histoire de mon corps familial. Une histoire faite de déplacements, de honte et de secret. J'ai huit ans quand mon grand frère rentre en prison. Ce fait divers, qui raisonne différemment dans chacun des corps des membres de ma famille, me permet d'ancrer cette palette de corps dans un contexte social et politique. En effet, on ne peut extraire le contexte social et politique du corps. L'intime est politique. Encore. Les douleurs au dos qui se transmettent de père en filles, d'oncles en frères, sont autant de marqueurs corporels qui sont liés à la situation socio-économique et culturelle. Comme des stigmates, la trace du passage de nos histoires sur nos corps. Alors je raconte. J'énumère des souvenirs au moyen de mon clavier d'ordinateur qui arrive jusqu'au public par écran géant interposé. On rit, on pleure mais jamais ne on ne me plaint. Un drame humain n'est pas une fatalité. C'est un fait, point. Ça dit d'une époque. D'un contexte.

MARQUER L'HISTOIRE

Tout le long de ma quête de corps, j'écris. Parallèlement, comme un élément de scénographie, une imprimante crache ces morceaux d'histoires. Comme des pièces à conviction à classer. Un Exhibit. Un papier. Deux papiers. Des papiers qui s'amoncellent sur le sol et deviennent un tas de souvenirs. Ils flottent ou ils sont foulés du pied. Mais ils marquent. Mon corps et la scène. Les imprimantes ont un double rôle, celui de marquer l'espace de la scène. Celui aussi de laisser une trace en chacun.e de nous.

QUAND LES MOTS NE SUFFISENT PLUS

Exhibit a est une performance où il est question d'écriture ou de lecture, selon la côté de la scène où l'on se situe. Mais pas que. Que se passe-t-il quand les mots ne suffisent plus à dire ou à donner à voir ? Quand les mots ne suffisent plus, le corps entier se met en branle. Parce que quand les mots ne suffisent plus, il y a le geste. Ce n'est pas de la danse, je ne suis pas danseuse. C'est une pulsion corporelle. Une recherche du sens dans sa chaire.

Les quinze dernières minutes du spectacle, je n'écris plus. Les imprimantes deviennent folles, elles crachent les histoires de papiers. Comme si c'en était trop pour elles aussi. Les mots ne suffisent plus, je disais. La performance atteint son temps fort à cet instant. Ni tout à fait suspendu, ni complètement hors du temps. Quand les mots ne suffisent plus, une voix off s'élève. La mienne. Celle qui est tapi à l'intérieur. Celle qui n'en peut plus de prouver. **Il est l'heure.**

Sous le son de cette voix qui dénonce, je suis possédée. Je cherche à me défaire de cette peau, de ces cheveux hors normes, de cette condition de femme, de ce corps queer, de ce corps de lesbienne fantasmé ou décrié. Le corps de cette enfant de huit ans qui a appris la honte, appris à mentir et à cacher. Je n'ai qu'un souhait : *être vue hors le corps*. Derrière mes gestes, c'est le corps de tous les membres de ma famille, et plus encore, les corps à la marge que j'entraîne dans ma danse. Nous existons, au-delà de vos visions de nos corps.

Note d'intention

Je veux gueuler que nous avons un corps. Que nous sommes beaux. Que nous sommes colère et que notre colère est joyeuse.

Le feu coule dans nos veines. De générations en générations. Dans ma trajectoire intime, politique et artistique de lesbienne et fille d'immigré.e.s, j'ai tenté de déchiffrer cette rage ancienne pour l'endiguer. La neutraliser, en réalité. Pour passer crème en société. Comme une bête sauvage à abattre, une monstruosité à cacher, j'ai tenté de ne rien laisser transparaître de ce feu qui me brûlait de l'intérieur.

Alors j'y suis parvenue une grande partie de mon existence, à grands coups de compromis, d'intégration forcée et de déceptions puisque tout me ramenait à ma condition de barbare. Mais plus je repoussais ma colère, plus elle me revenait en pleine face. Pire, plus je tentais de la dissimuler, plus je participais à la négation de ma propre identité. Aujourd'hui, je comprends que ce monstre en moi est un héritage avec lequel il me faut composer. Mieux, une force sacrée dont je peux tirer parti, que jamais plus je n'aurais à cacher. Un joyaux qu'il me faudra chérir de toutes mes forces et protéger de tout mon être, car les deux en dépendent. Et plus je vois sa force et plus je comprends les stratégies pour le contraindre, l'amoinrir, l'individualiser. L'extraire du collectif. Aujourd'hui je n'ai plus peur de ce que cette boule de feu me consume toute entière - L'incendie aussi, je peux.

Et me reviennent à l'esprit les paroles de la chanson d'Anne Sylvestre, Une Sorcière comme les autres :

*J'étais celle qui attend
Mais je peux marcher devant
J'étais la bûche et le feu
L'incendie aussi je peux
J'étais la déesse mère
Mais je n'étais que poussière
J'étais le sol sous vos pas
Et je ne le savais pas
Mais un jour la terre s'ouvre
Et le volcan n'en peut plus
Le sol se rompt, on découvre des richesses inconnues
La mer à son tour divague de violence inemployée
Me voilà comme une vague vous ne serez pas noyé*

MATIERE BRUTE

Les mots sont centraux dans la performance. Ils donnent le rythme. Une dramaturgie propre sera déployée dans ce sens et fera l'objet d'une résidence à la Bellone (Bruxelles), au début du mois de décembre 2024. Tout est justifié : Les moments suspendus pour souffler et laisser les rires (même nerveux) s'exprimer. Les mots qui s'enchaînent quand le cœur s'emballe. Les lettres qui périclitent parce que les doigts sont trop noués par le stress, par l'émotion. Les mots sont un personnage à part entière. Tout est justifiable : les moments de silence, le temps long, les phrases qui prennent le temps de se dérouler sous les yeux, les mots ou les phrases effacées en direct.

Des moments hors clavier, d'adresses directes, existent dans la performance. Pour venir compléter. Pour venir éclaircir. Pour varier le rythme (cfr dramaturgie à développer), il y a des interventions de médias différents. Du son, de l'image, notamment. La performance est pilotée depuis mon ordinateur. Un élément scénographique assumé, pour traduire une recherche de brut.

Je justifie ce choix du *brut* par ma volonté d'aligner la forme avec le fond. Des pièces de mon histoire intime, restituées sans recherche esthétique manifeste. C'est de la matière brute. De la même manière, j'écris sur Word, les musiques que je lance partent depuis mon compte Spotify, mes fautes d'orthographe ne sont pas masquées. Je fais glisser le curseur de ma souris pour ouvrir un dossier et lancer une image. J'en ouvre un autre pour retrouver un son .mp3 ou .wav. Tout est apparent. L'ordinateur se fait le prolongement de mon esprit. On y entre comme dans un moulin, parce que je suis transparente. Mais on peut y trouver des fichiers à l'accès bloqué, parce que, quand même, faut pas exagérer, c'est pas le cerveau de ton père. Alors j'explore ma matière brute par la plus brute des manières : mon clavier, mes fichiers, mon écran projeté, mes imprimantes qui font un boucan fou.

MATIERE BRUTE

Les mots sont centraux dans la performance. Ils donnent le rythme. Une dramaturgie propre sera déployée dans ce sens et fera l'objet d'une résidence à la Bellone (Bruxelles), au début du mois de décembre 2024. Tout est justifié : Les moments suspendus pour souffler et laisser les rires (même nerveux) s'exprimer. Les mots qui s'enchaînent quand le cœur s'emballe. Les lettres qui périclitent parce que les doigts sont trop noués par le stress, par l'émotion. Les mots sont un personnage à part entière. Tout est justifiable : les moments de silence, le temps long, les phrases qui prennent le temps de se dérouler sous les yeux, les mots ou les phrases effacées en direct.

Des moments hors clavier, d'adresses directes, existent dans la performance. Pour venir compléter. Pour venir éclaircir. Pour varier le rythme (cfr dramaturgie à développer), il y a des interventions de médias différents. Du son, de l'image, notamment. La performance est pilotée depuis mon ordinateur. Un élément scénographique assumé, pour traduire une recherche de brut.

Je justifie ce choix du *brut* par ma volonté d'aligner la forme avec le fond. Des pièces de mon histoire intime, restituées sans recherche esthétique manifeste. C'est de la matière brute. De la même manière, j'écris sur Word, les musiques que je lance partent depuis mon compte Spotify, mes fautes d'orthographe ne sont pas masquées. Je fais glisser le curseur de ma souris pour ouvrir un dossier et lancer une image. J'en ouvre un autre pour retrouver un son .mp3 ou .wav. Tout est apparent. L'ordinateur se fait le prolongement de mon esprit. On y entre comme dans un moulin, parce que je suis transparente. Mais on peut y trouver des fichiers à l'accès bloqué, parce que, quand même, faut pas exagérer, c'est pas le cerveau de ton père. Alors j'explore ma matière brute par la plus brute des manières : mon clavier, mes fichiers, mon écran projeté, mes imprimantes qui font un boucan fou.

Dans cet esthétique brute, on retrouve aussi des références à la pop culture. Des sons 90's (rap, variété française), des images de coupure de presse de Lady Di, des couvertures de 7extra. Mon héritage culturel est brut. Je suis une enfant de la culture populaire. Nous ne lisons pas, nous parlons en clips MTV, en slogans de publicité, en épisode de Melrose Place ou de Hélène et les garçons, en catalogue UNIGROS. C'est notre langage.

Sur scène, logiquement : rien d'autre qu'un bureau avec un ordinateur posé, relié à un écran géant, et à quelques imprimantes. Visibles ou moins visibles.

DECOUAGES

Il n'y a pas de coupures à proprement parlé. Plutôt des sortes de parties déterminées par des moments qui ponctuent. Voici la trame dramaturgique que suit la performance (la partie sur la dramaturgie sera développée un peu plus loin dans le texte).

PARTIE 1

C'est l'introduction du public avec le dispositif. L'œil du public s'habitue petit à petit. Mes phrases sont courtes. Percutantes. Les images mentales se mettent à l'œuvre. Rapidement, l'écran géant n'existe plus, le public est immergé à l'intérieur du récit. J'y décris des souvenirs légers, enfantins. Universels. Mes trajets de la maison à l'école avec mon grand frère. Nos discussions. La première fois que je rentre seule de l'école à la maison.

PARTIE 2

Au fur et à mesure que déroule mes histoires courtes, le récit se fait plus pesant. Comme une corde sensible qu'on vient chatouiller. Au fond, voir apparaître des questionnement sur l'histoire de corps de cette famille dans un écran géant force à s'interroger soi-même. Et c'est là que la magie opère. Ce moment, où les histoires deviennent plus touchantes, plus confrontantes, marquent le passage pour le public du « elle » au « moi ». Et c'est l'objectif qui est visé. L'universalité de nos complexes, nos hontes, nos secrets, nos confins encore à conquérir.

PARTIE 3

Les mots ne suffisent plus. C'en est trop. La partie du passage du « moi » au « nous ». Nous, les 99% aux corps imparfaits. Nous les autres, opprimés d'un ou de plusieurs systèmes. Nos corps moches, nos familles prolo, nos classes pop qui collent à la peau. Exhibit a, n'est pas l'histoire des corps de ma famille. Exhibit a, c'est la cartographie des corps à la marge. « Nous avons un corps », ça veut dire que nos espoirs, nos rêves, nos réussites ont voix au chapitre.

LE PLATEAU ET LE CORPS

Une scénographie brute, donc. Peu d'éléments car il s'agit de garder l'attention sur l'écran. Des éléments parasites, dans un premier temps, interviennent. Un bruit familier, celui d'une imprimante de celle qui fait tellement partie des meubles que personne ne sait de quand datent les cartouches qui sont dedans. Celle-là même qui tremblote. Au fil des mots, des phrases, le bruit est intégré. Il est en fond sonore, subtile. Des feuilles en sortent sporadiquement, alors on oublie sa présence. Le plateau vit. Il mue, lui aussi. Comme moi, au fil du temps sur scène. Le lien entre le mot et le corps, on a dit.

Au fur et à mesure qu'on traverse les parties, les ambiances, la scène se charge. Les papiers qu'on avait intégré, finissent par apparaître à l'œil. Les papiers s'amoncellent, jonchent le sol. Un tapis de feuille, déjà. Le corps s'alourdit aussi. Le poids du papier sur le sol, c'est aussi le stigmate de ces histoires qui collent à la peau. Les muscles se tendent, l'exercice est physique. Le bras tirent. Le dos est douloureux. Rien n'est grave, juste le corps qui vit. Le corps qui a vécu. Mes années à travailler la nuit dans mon usine pharmaceutique ressemblent à s'y méprendre à celles qu'a vécu mon papa, dans son entrepôt des AMP – distributeur de journaux dans toute la Belgique. Mes mollets douloureux font écho à ceux de mes sœurs, ouvrières de production. Il y a des héritages dont on parle peu, je disais en préambule.

À la fin, les mots ne suffisent plus. Les imprimantes s'emballent. Il y a du papier partout. Sur le plateau, deux ou trois imprimantes. Par un système d'accroche au plafond, nous feront pendre des imprimantes de sorte que seuls les papiers qui virevoltent soient visibles du public. Des papiers de couleur, ou transparent, plus ou moins épais. Nous devons voir en production ce qui fonctionnera le mieux. Mais dans l'esprit, une pluie de papier s'abat sur scène. Ce corps, déjà fatigué, est à bout. Puisque les mots ne suffisent plus, c'est mon corps tout entier qui doit dire. Une voix off préenregistrée déclamera un texte. Pas n'importe quel texte. Ce texte, c'est celui qu'on a en chacun de nous. Cette petite voix qui dit « assez ». Il est tempête, comme la scène. Et dans une envolée vertigineuse, une symphonie de papier s'empare de l'espace. Nous reproduiront une scène de chaos. Mais du chaos jailli la lumière. Un vent d'espoir vient clôturer ce moment poétique et politique. Les mots d'Anne Sylvestre retentissent dans le théâtre. Une sorcière comme les autres. Fade out.

DRAMATURGIE & CHOREGRAPHIE

La Bellone, de par son expertise et sa spécialisation depuis 2015 pour la matière dramaturgique, accompagnera le projet en décembre 2024 dans le cadre d'une résidence pour laquelle le projet a été sélectionné. Il s'agira de deux semaines, suivies avec un.e dramaturge associé.e de la maison.

Il y a une volonté de développer une triple « écriture » de la performance :

Une écriture autour du texte écrit/projeté

Le rythme, les tensions, l'urgence pour rencontrer les objectifs visés.

Une écriture autour du plateau

L'évolution, la détérioration progressive, la tension pour amorcer la « renaissance ».

Une écriture autour du corps

La légèreté, la tension croissante, la crispation musculaire jusqu'à la libération.

Pour ce dernier point, l'intervention d'une chorégraphe est prévue afin de m'accompagner dans ce travail du corps. Je le disais, je ne suis pas danseuse, mais il n'y a pas d'ambition esthétique. Du moins pas dans l'exécution du mouvement à proprement parler. Il s'agira de me donner les outils pour être à l'écoute de mon corps, tout en respectant sa théâtralité naturelle. Je ne vais pas jouer la courbature, cela n'aurait pas grand intérêt. Par contre, être à l'écoute de mon corps me permettra de ne pas masquer des tensions musculaires. Mettre mon corps au service du texte. Pour la scène finale, le climax de la performance, je souhaiterai emprunter des mouvements au Krump, cette danse caractérisée par des mouvements saccadés, de contraction et de contorsions, à l'apparence agressive.

ESTHETIQUE

Exhibit a est une performance au format facilement « transportable » et adaptable. Néanmoins, des marqueurs sont nécessaires à l'identification des différentes parties mentionnées plus haut. Ainsi nous travaillerons essentiellement un jeu de lumière qui puisse accompagner l'évolution naturelle du récit.

Sur le plateau, un bureau. Un bureau dans un salon ? Dans une chambre ? Au travail ? Ce n'est pas important. L'essentiel se retrouve concentré dans un mobilier unique. Un bureau impersonnel. Nous testerons en plateau des interactions avec les différents éléments. Les premiers papiers imprimés, épinglés sur une corde pour mettre en évidence ? dans un classeur ou un tiroir ? Ce sera l'un des objets de la recherche en plateau.

La scénographie sera épurée dans un premier temps. Un écran, un bureau, un ordinateur posé, une imprimante. Au fur et à mesure, d'autres imprimantes apparaissent en s'activant dans le fond. Puis les feuilles qui sortent de partout. Les papiers virevoltent, la fumée s'active, la pièce ressemble à une scène de chaos. Cette scène finale sera impactante, comme pour libérer de toute la tension. Et à la fin du voyage, la lumière au bout du tunnel. Une voie d'apaisement caractérisée par un plateau qui s'éclaircit.

MISE EN SCENE

Pour mener à bien cette recherche plateau, j'ai choisi de collaborer avec Ilyas Mettioui (Contrôle d'identité, Ouragan, écume). J'ai découvert son travail avec Ouragan et son regard sur les masculinités, la fragilité des corps, la pluralité des théâtralités. Ilyas a la particularité de ce regard tendre qui me touche, sur le corps et les histoires d'humaines. Il interviendra également dans le processus du peaufinage du texte existant, à mes côtés.

Note relative au volume d'activité prévu

Résidences

2 décembre au 14 décembre -> La Bellone, résidence dramaturgie

10-22 février -> Résidence (lieu à définir)

8 - 18 mars -> Les Halles

Première exploitation

19 - 26 mars -> 6 représentations - Les Halles

Deuxième exploitation

juin 2025 - 7 représentations - Atelier 210 & Le Rideau

Juin 2025 - 1 représentation - Festival Latitudes Contemporaines - Lille-Métropole

Production déléguée

Les Halles de Schaerbeek (BE)

Coproduction

Les Halles de Schaerbeek et le Festival Latitudes Contemporaines, en partenariat avec le Rideau de Bruxelles et de l'Atelier 210.

Accueil en résidence

La Bellone, La Maison Poème (2023).

Avec le soutien de

Les Rencontres à l'Echelle (Marseille), Festival Shubbak (Londres), Points Communs (Scène Nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise).